

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 NOVEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du Monde Illustré, par J. St-E. — La fête des morts. — La vie des champs — Sur le Saint-Maurice. — Le récit de la grand-mère (avec gravure), par L. G. — Poésie : Les étoiles, par Frédéric Lévy. — Notes sur la littérature française (avec portraits), par Pierre Bédard. — Deux anges, par José de Coppin. — Amour de la patrie et des enfants, par Paluier. — Un conseil par semaine. — Poésie : L'homme, par Augustin Lellis. — Nouvelle inédite : Le Frère Paillasse (suite), par Ch. Valeur. — L'échelle de saint Joseph. — Les grèves du Pas-de-Calais. — Carnet de la cuisinière. — Notes et faits : La place de la religion dans l'éducation, etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Opéra français. — Feuilleton : En famille ; Les mangeurs de feu. — Jeux d'esprit.

GRAVURES. — Les grèves dans le Pas-de-Calais : Une charge de dragons et de gendarmes. — Les Russes en France, portraits : Amiral Avelan, capitaine Lostchinsky, capitaine Lavrof, capitaine Dycker, capitaine Krieguer, capitaine Tchoukroïne, le Pope Abel, aubainier de l'escadre. — A travers le Canada : Le long du Saint-Maurice : La chapelle des Piles ; Raïde Manicouche ; Chapelle de la Grand'Anse ; Entrée de la Mékinac. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-TREIZIÈME TIRAGE

Le cent-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE) aura lieu samedi, le 4 NOVEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

ENTRE-NOUS.



NOTRE pays est bien pauvre en monuments historiques, ce n'est pas notre faute, pas plus qu'on ne peut reprocher à l'enfant d'avoir un mince bagage de souvenirs, mais ce n'est pas une raison pour laisser disparaître le peu que nous possédons.

Agir ainsi, serait imiter celui qui, n'ayant que quelques piastres, dirait que ce

n'est vraiment pas la peine de les mettre à la banque, et que mieux vaut les dépenser de suite.

Le conseil de ville de Montréal a été bien près de laisser démolir le château Ramesay, mais le bon sens, je dirai même le patriotisme, a été heureusement victorieux des raisonnements absurdes de certains échevins.

— On nous reproche de faire trop de dépenses, disait l'un d'eux, eh bien ! voici une occasion de ne pas en faire, et c'est pourquoi je suis d'avis de ne pas acheter cette propriété. Qu'on l'abatte, cela m'est parfaitement égal.

Très jolie, la réflexion !

On reproche à un homme de trop dépenser pour des choses inutiles, futiles, parfois nuisibles, mais on lui conseille d'acheter ce qui pourra lui servir.

— Ah ! mais non, répond notre homme, vous n'êtes pas logique, je veux suivre votre conseil et épargner cette dépense.

— Cependant, mon ami, vous avez des bijoux de trop et pas de pantalons mettables, ne vaudrait-il pas mieux avoir moins d'or et plus de drap ?

— Laissez-moi tranquille.

Que voulez-vous faire avec une tête organisée ou plutôt désorganisée comme cela ?

* * Le château Ramesay, que la cité de Montréal vient d'acheter, rappelle quelque chose de notre histoire, puisque, pour nous, une chose âgée de près de deux cents ans est très vieille.

Deux cents ans représentent cependant à peine la durée de la vie de certains végétaux. Ne voit-on pas encore, en Palestine, pleins de force et de sève, des oliviers sous lesquels le Christ a prié et pleuré ?

Le château — puisque château on le nomme, bien qu'il n'ait pas grand chose de commun avec les vastes constructions que l'on décore ordinairement de ce nom — le château Ramesay, a été construit en 1704, par Claude de Ramesay, seigneur de la Cesse, Boisfleurant et Monnoir.

Claude de Ramesay, gouverneur de Trois-Rivières, était le père de J.-Bte-Nicolas-Roch de Ramesay qui signa la capitulation de Québec.

Après la mort du fondateur de cet édifice, en 1724, le château resta en possession de ses héritiers jusqu'en 1745, époque à laquelle il passa dans les mains de la Compagnie des Indes qui en fit son bureau principal.

Après la capitulation de Montréal, en 1760, il fut acheté par M. Grant, puis par le gouvernement, deux ans plus tard.

Les premiers gouverneurs anglais l'occupèrent et ce fut là que, pendant l'invasion américaine, en 1776, l'illustre Franklin lança la proclamation par laquelle il appelait les Canadiens aux armes pour secouer le joug de l'Angleterre.

Nos pères répondirent par des coups de fusil.

En 1784, le château Ramesay fut réparé par M. de Saint-Léger qui l'habita pendant quelques années, puis les gouverneurs y revinrent de temps en temps.

Il devint le siège du gouvernement, de 1837 à 1849.

De 1849 à 1856, la Cour du Recorder et le bureau d'enregistrement y furent installés, et remplacés, alors jusqu'en 1863, par les bureaux du surintendant de l'Instruction publique.

L'École normale Jacques-Cartier en prit ensuite possession pour céder la place plus tard à l'école de médecine de l'Université Laval.

En dernier, il était occupé par la Cour des Magistrats, abolie il y a quelques mois.

Cet édifice n'a rien de remarquable par lui-même, mais ses caves sont admirablement construites.

On a, dit-on, l'intention d'y installer une bibliothèque ou un musée. Tant mieux ! Musée ou bibliothèque, qu'importe ! le grand point est d'avoir conservé le château Ramesay.

* * La vieillesse, sous quelque forme qu'elle se montre, est toujours respectable, et ce dut être un spectacle émouvant que de voir célébrer dernièrement, à Saint-Norbert, de Berthier, les noces de deux vieillards, M. et Mme Coulombe.

Ces deux époux sont unis depuis 1823.

Soixante-dix ans de ménage !

Ils avaient célébré leurs noces d'argent, puis d'or, de diamant et les voici rendus au terme extrême.

O Philémon, ô Baucis ! vous n'êtes donc point des êtres enfantés par la folle imagination du poète !

Philémon, le père Coulombe, est un peu cassé —

il est bien permis, à son âge, d'avoir les reins fatigués — il ne voit plus guère et la mémoire n'est pas bien forte.

Baucis a encore bon pied, bon œil et se souvient parfaitement de sa première communion, elle a connu bien des gens et c'est à elle que l'on s'adresse quand on veut avoir des renseignements sur de grands parents, disparus depuis longtemps.

On lui parlait dernièrement de la guerre de 1812 et on lui demandait si elle se rappelait cette époque.

La bonne vieille hochait la tête en disant qu'elle avait bien souvenance qu'au temps de sa prime jeunesse, on avait parlé de guerre ; que tous les jeunes gens en état de porter les armes étaient partis en disant qu'ils allaient se battre, "mais, ajouta-t-elle, en souriant finement, comme ils sont tous revenus sans blessures, je crois bien qu'ils étaient partis tout simplement pour s'amuser."

Cette réflexion me rappelle un souvenir personnel.

Pendant la guerre de 1870, ma mère allait souvent voir ma grand-mère, très vieille alors, et lui parlait de nous, de ses quatre fils qui pouvaient être tués d'un jour à l'autre, mais notre mère grand n'en croyait pas un mot, pas plus qu'à la guerre, alors qu'on devait se battre à cinq lieues de la ville qu'elle habitait.

— Tout cela, vois tu, ma fille, ce sont des histoires de jeunes gens ; tes enfants te racontent tout ce qu'ils veulent... Et puis, la guerre, ce ne doit pas être grand chose ; moi, j'ai vu la Révolution, je me souviens bien de Robespierre, de Lebon, etc., voilà qui était une triste époque !

Bref, la guerre, pour elle, n'était rien ou à peu près.

Pauvre vieille, qui devait mourir quelques années plus tard, elle s'en est allée heureuse, car elle n'a pu comprendre quelle blessure reçut la Patrie quand on lui enleva l'Alsace et la Lorraine.

* * * Le souvenir de la France n'est pas encore éteint dans le cœur des enfants lorrains et alsaciens, quoi qu'aient pu faire Guillaume le vieux et le jeune Guillaume.

Jugez en par ce petit fait divers que je viens de lire et qui m'a profondément impressionné. Je le copie :

"C'est celui d'un petit garçon de treize ans environ, portant la tunique de lycéen, et que, l'autre jour, on remarqua dans les rues de Nancy. Ses allures étaient singulières ; il semblait errer ça et là sans but ; personne ne le connaissait ; il n'allait nulle part. On l'arrête, on le conduit au bureau du commissaire de police, on l'interroge.

"Un peu effrayé, inquiet vaguement, il répond néanmoins. Il donne le nom de son père, qui habite Metz. Metz ? On s'étonne.

"— Avez-vous des parents, des amis à Nancy ?

"— Non.

"— N'étiez-vous pas accompagné par quelques personnes de votre famille ?

"— Non.

"— Vous êtes venu de Metz à Nancy tout seul ?

"— Oui.

"On est profondément intrigué. On presse l'enfant de questions.

"Il hésite, a honte, rougit ; car c'est une des bizarreries de notre nation civilisée que nous n'osons confesser les sentiments qui nous honorent le plus, et que bien peu d'entre nous, légitimement émus, ont le courage de pleurer en public. C'est bête, mais c'est comme ça.

"A la fin, cependant, le jeune garçon laissa échapper l'aveu :

"Il est venu à Nancy pour voir des soldats français !

"A peine est-il nécessaire de dire comment l'aventure s'est terminée. Prévenu par dépêche, le père est accouru ! on lui a rendu son fils.

"Mais que dites-vous de ce petit patriote en herbe ?"

* * Ce que nous en dirons, c'est que ce jeune garçon sera Français dans quelques années, que la grande guerre de revanche nous ait rendu nos pro-